

John Benjamins Publishing Company



This is a contribution from *Reinardus. Yearbook of the International Reynard Society* 26
© 2014. John Benjamins Publishing Company

This electronic file may not be altered in any way.

The author(s) of this article is/are permitted to use this PDF file to generate printed copies to be used by way of offprints, for their personal use only.

Permission is granted by the publishers to post this file on a closed server which is accessible only to members (students and faculty) of the author's/s' institute. It is not permitted to post this PDF on the internet, or to share it on sites such as Mendeley, ResearchGate, Academia.edu.

Please see our rights policy on <https://benjamins.com/#authors/rightspolicy>

For any other use of this material prior written permission should be obtained from the publishers or through the Copyright Clearance Center (for USA: www.copyright.com).

Please contact rights@benjamins.nl or consult our website: www.benjamins.com

Une autre fable pour l'*Espill*

L'avare qui cache son or

Jordi Redondo*

Le poème narratif intitulé *L'Espill* nous offre un bref passage que les éditeurs ont toujours interprété comme un emprunt au Nouveau Testament. L'origine, pourtant, est bien plus ancienne, puisque le motif dérive d'une fable de la sophistique grecque, composée par Antiphon et transmise plus tard par Stobée. La fable, bien connue des spécialistes, forme part aussi du recueil ésoptique. Notre contribution présente brièvement les traits principaux de la réception de la fable au sein de deux genres, la comédie, autant grecque que latine, et la littérature néotestamentaire. Ces deux genres montrent une évolution différente des éléments caractéristiques de la fable, de façon à nous mener à la conclusion que c'est la littérature néotestamentaire qui se rapproche le plus de la fable d'Antiphon.

The narrative poem entitled *L'Espill* presents a short passage that the scholars have always explained as a borrowing from the New Gospel. The origin of the motif is nevertheless quite older, for it goes back to a fable of the Classical sophistic that was written by Antiphon and afterwards transmitted by Stobaeus. This fable, of course well known by the scholars, was also included in the Aesopean collection. Our paper aims to present the main features of the reception of the fable in two genres, comedy -both Greek and Latin- and the New Gospel. These genres show a different evolution of the central elements of the fable, so that it leads us to the conclusion that the New Gospel is closer to the Antiphontean fable.

Caractérisé par une position tout à fait singulière dans la littérature catalane, le poème narratif intitulé *L'Espill* est le seul ouvrage attribué au médecin valencien Jaume Roig, décédé le 1478. Le poème se sert d'un vers tétrasyllabique, très agile et proche de l'oralité, à l'aide duquel la série narrative s'articule par des paires de vers rimés. Une préface et quatre longs chapitres s'étendent sur 16247 vers qui présentent d'une façon clairvoyante, bien que touchée d'une amère mysoginie, la

* Membre du Grup d'Investigació en la Recepció de les Literatures Clàssiques de la Universitat de València. L'auteur remercie le Ministerio de Economía y Competitividad de son aide, dans le cadre du projet de recherche *Literaturas clásicas e hispánicas en la Baja Edad Media y el Renacimiento*, FFI2013-43663.

société valencienne. Pourtant, le fait que l'oeuvre soit transmise par un seul manuscrit (Vatican, BAV, Vat. lat. 4806) contribue à obscurcir beaucoup de passages qui depuis les premières éditions (Valence 1531 et 1561; Barcelone 1561) restent à élucider. Le sujet du poème est l'instruction des hommes, toujours trompés par la méchanceté des femmes. Le chapitre premier est dédié à la jeunesse du protagoniste – qu'il ne faut pas identifier, tout court, avec la *persona loquens*, théoriquement l'auteur du poème –, le deuxième à sa vie d'homme marié et le quatrième à l'époque de veuvage. Le troisième chapitre substitue à la narration une intervention spéciale, où le savant Salomon s'adresse au protagoniste pour l'instruire. L'auteur du poème *Espill* se meut sur un plan littéraire où se mêlent quantité de motifs et d'anecdotes cherchant à amuser le public quoi qu'il en soit, qu'il lise ou qu'il écoute. L'auteur a puisé ses matériaux littéraires aussi bien à la tradition classique qu'à la tradition biblique, mais il y ajoute des sujets contemporains tirés de toutes sortes de situations, où l'on trouve tantôt les grands personnages, tantôt des individus proches du récepteur.

À l'égard de nos intérêts, le poème de l'oeuvre nous offre le passage suivant, où l'auteur-narrateur insiste sur le besoin moral, même religieux, de son propos didactique:

Qui se n'absté
de bé preicar
e declarar
a l'ignorant,
és soterrant,
malvat servent,
lo seu talent,
no res guanyant;
e l'ajustant,
or ell amaga,
en lo món vaga,
e lo temps perd.¹

La critique n'a pas eu le moindre doute à cerner l'origine de ce motif, en établissant comme sa seule source le Nouveau Testament. On en veut pour preuve les opinions de F. Almela, A. Carré et A.I. Peirats: *al lusió a la paràbola del servent fidel que soterrà el talent argentí i al qual l'amo va renyar per tal com, deixant-lo a*

1. J. Roig, *L'Espill*, première partie de la préface, vv. 98–109. Notre traduction: "Qui refuse de bien sermonner et de conseiller le sot représente le mauvais valet qui cache sous terre son talent, sans rien y gagner; en faisant comme ça, il cache l'or, erre dans le monde et perd son temps". Une traduction française est parue il y a peu d'années, M.-N. Costa, *Jaume Roig. Miroir: le livre des femmes* (Toulouse: Anacharsis, 2008).

un banquer, hauria obtingut interessos;² qui té el saber l'ha de transmetre, i això és el que diu que farà l'autor de l'*Espill* servint-se de la paràbola evangèlica dels talents;³ al·lusió a la paràbola dels talents en Mt 25, 14–30: el qui havia rebut cinc talents els va fer treballar i va guanyar-ne cinc més. Igualment, el qui n'havia rebut dos en va guanyar dos més. Però el qui n'havia rebut un se'n va anar a fer un clot a terra i va amagar-hi els diners del seu amo.⁴ Certes, on y trouve les éléments qui forment le noyau des paraboles de Mathieu et de Luc (*Ev. Mt.* 25, 14–30, et *Ev. Lc.* 19, 11–27; ce deuxième passage est négligé par Almela, Carré et Peirats). Pourtant, l'importance accordée à la littérature religieuse, et plus exactement au genre des sermons, a eu à notre avis la conséquence négative de limiter la recherche au prix de se borner à la seule référence à ce type de sources. En outre, lorsque l'on constitue un groupe de sources bibliques séparément du reste, il devient une sorte de pêle-mêle où tous les genres disparaissent, étant donné que la catégorisation littéraire est effacée par la limitation à un domaine principal et inclusif, celui du religieux.⁶

2. F. Almela, *Jaume Roig. Llibre de les dones o Spill* (Barcelona: Bàrcino, 1928), p. 233.

3. A. Carré, Jaume Roig, *Espill. Edició, traducció i comentaris d'Antònia Carré* (Barcelona: Quaderns Crema, 2006), p. 606.

4. A.I. Peirats, *Jaume Roig. Spill I–II, II* (València: Acadèmia Valenciana de la Llengua, 2010), p. 326.

5. Sur l'inclusion du poème dans le genre du sermon, voir A. Carré, 'L'estil de Jaume Roig: les propostes ètica i estètica de l'*Espill*', in *Intel·lectuals i escriptors a la Baixa Edat Mitjana*, edd. L. Badia, A. Soler (Barcelona: Curial, Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 1994), pp. 185–219; J.A. Ysern, 'Retòrica sermonària, *exempla* i construcció textual de l'*Espill*', *Revista de llengua i literatura catalana, gallega i basca* 5 (1996–1997), pp. 151–180; Peirats, *Jaume Roig, I*, pp. 40–73.

6. Peirats, *Jaume Roig, I*, p. 52, établit une typologie des *exempla* du *Espill* où l'on trouve, d'une part, les matériaux bibliques, et d'autre part les matériaux folkloriques, tels que le conte et la fable. Du point de vue méthodologique, un tel écartement semble complètement inapproprié. Certes, la reconnaissance des emprunts folkloriques par les auteurs testamentaires vise surtout l'*Ancient Testament*, cf. J.–G. Frazer, *Folk-Lore in the Old Testament I–II* (Londres: Macmillan, 1918); C.R. North, 'The Place of Oral Tradition in the Growth of the *Old Testament*', *Expository Times* 61 (1949–1950), pp. 292–296; A. Lord, 'The Gospels as Oral Traditional Literature', in *The Relationship Among the Gospels. An Interdisciplinary Dialogue*, ed. W.O. Walker (San Antonio: Trinity University, 1978), pp. 33–91; H. Jason, 'The Story of David and Goliath: A Folk Epic?', *Biblica* 60 (1979), pp. 36–70; J.R. Porter, 'Folklore Between the Testaments', *Folklore* 91 (1980), pp. 133–146; P.J. Kirkpatrick, *The Old Testament and Folklore Study* (Sheffield: Sheffield Academic Press, 1988). Pour l'analyse des recours linguistiques de l'oralité chez les auteurs du Nouveau Testament, voir A. Narro, 'Oralidad en la literatura cristiana primitiva', *Studia Philologica Valentina* 14 (2012), pp. 17–34.

Notre contribution se propose d'expliquer le passage de l'*Espill* sur la base d'une étude de sources bien plus approfondie. En vue de retenir les textes de la source alléguée, ainsi que leur traduction française, on les présentera ici en indiquant à l'aide des caractères gras les phrases et les termes qui en constituent les éléments de base. Voici donc d'abord la parabole selon l'Évangile de Mathieu:

ὡσπερ γὰρ ἄνθρωπος ἀποδημῶν ἐκάλεσεν τοὺς ἰδίους δούλους καὶ παρέδωκεν αὐτοῖς τὰ ὑπάρχοντα αὐτοῦ, καὶ ᾧ μὲν ἔδωκεν πέντε τάλαντα ᾧ δὲ δύο ᾧ δὲ ἓν, ἐκάστῳ κατὰ τὴν ἰδίαν δύναμιν, καὶ ἀπεδήμησεν. εὐθέως πορευθεὶς ὁ τὰ πέντε τάλαντα λαβῶν ἠργάσατο ἐν αὐτοῖς καὶ ἐκέρδησεν ἄλλα πέντε· ὡσαύτως ὁ τὰ δύο ἐκέρδησεν ἄλλα δύο· ὁ δὲ τὸ ἐν λαβῶν ἀπελθὼν ὥρυξεν γῆν καὶ ἔκρυψεν τὸ ἀργύριον τοῦ κυρίου αὐτοῦ. μετὰ δὲ πολὺν χρόνον ἔρχεται ὁ κύριος τῶν δούλων ἐκείνων καὶ συναίρει λόγον μετ' αὐτῶν. καὶ προσελθὼν ὁ τὰ πέντε τάλαντα λαβῶν προσήνεγκεν ἄλλα πέντε τάλαντα λέγων· Κύριε, πέντε τάλαντά μοι παρέδωκας· ἴδε ἄλλα πέντε τάλαντα ἐκέρδησα'. προσελθὼν καὶ ὁ τὰ δύο τάλαντα εἶπεν· κύριε, δύο τάλαντά μοι παρέδωκας· ἴδε ἄλλα δύο τάλαντα ἐκέρδησα'. ἔφη αὐτῷ ὁ κύριος αὐτοῦ· εὖ, δούλε ἀγαθὲ καὶ πιστέ, ἐπὶ ὀλίγα ἦς πιστός, ἐπὶ πολλῶν σε καταστήσω· εἰσελθε εἰς τὴν χαρὰν τοῦ κυρίου σου'. προσελθὼν δὲ καὶ ὁ τὸ ἐν τάλαντον εὐληθὲς εἶπεν· κύριε, ἔγνω σε ὅτι σκληρὸς εἶ ἄνθρωπος, θερίζων ὅπου οὐκ ἔσπειρας καὶ συνάγων ὅθεν οὐ διεσκόρπισας· καὶ φοβηθεὶς ἀπελθὼν ἔκρυψε τὸ τάλαντόν σου ἐν τῇ γῆ· ἴδε ἔχεις τὸ σόν'. ἀποκριθεὶς δὲ ὁ κύριος αὐτοῦ εἶπεν αὐτῷ· πονηρὲ δούλε καὶ ὀκνηρὲ, ἦδεις ὅτι θερίζω ὅπου οὐκ ἔσπειρα καὶ συνάγω ὅθεν οὐ διεσκόρπισα; ἔδει σε οὖν βαλεῖν τὰ ἀργύριά μου τοῖς τραπέζιταις, καὶ ἐλθὼν ἐγὼ ἐκομισάμην ἂν τὸ ἐμὸν σὺν τόκῳ. ἄρατε οὖν ἀπ' αὐτοῦ τὸ τάλαντον καὶ δότε τῷ ἔχοντι τὰ δέκα τάλαντα· τῷ γὰρ ἔχοντι παντὶ δοθήσεται καὶ περισσευθήσεται· τοῦ δὲ μὴ ἔχοντος καὶ ὃ ἔχει ἀρθήσεται ἀπ' αὐτοῦ. καὶ τὸν ἀχρεῖον δούλον ἐκβάλετε εἰς τὸ σκότος τὸ ἐξώτερον· ἐκεῖ ἔσται ὁ κλαυθμὸς καὶ ὁ βρυγμὸς τῶν ὀδόντων.⁷

(C'est comme un homme qui partait en voyage: il appela ses serviteurs et leur confia ses biens. A l'un il donna une somme de cinq talents, à un autre deux talents, au troisième un seul, à chacun selon ses capacités. Puis il partit. Aussitôt, celui qui avait reçu cinq talents s'occupa de les faire valoir et en gagna cinq autres. De même, celui qui avait reçu deux talents en gagna deux autres. Mais celui qui n'en avait reçu qu'un creusa la terre et enfouit l'argent de son maître. Longtemps après, leur maître revient et il leur demande des comptes. Celui qui avait reçu les cinq talents s'avança en apportant cinq autres talents et dit: 'Seigneur, tu m'as confié cinq talents; voilà, j'en ai gagné cinq autres.' 'Très bien, serviteur bon et fidèle, tu as été fidèle pour peu de choses, je t'en confierai beaucoup; entre dans la joie de ton maître.' Celui qui avait reçu deux talents s'avança ensuite et dit: 'Seigneur, tu m'as confié deux talents; voilà, j'en ai gagné deux autres.' 'Très

7. Ev. Mt. 25, 14–30, éd. J.M. Bover, *Novi Testamenti. Biblia Graeca et Latina* (Madrid: Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1968), pp. 82–83.

bien, serviteur bon et fidèle, tu as été fidèle pour peu de choses, je t'en confierai beaucoup; entre dans la joie de ton maître.' Celui qui avait reçu un seul talent s'avança ensuite et dit: 'Seigneur, je savais que tu es un homme dur: tu moissonnes là où tu n'as pas semé, tu ramasses là où tu n'as pas répandu le grain. J'ai eu peur, et je suis allé enfouir ton talent dans la terre. Le voici. Tu as ce qui t'appartient.' Son maître lui répliqua: 'Serviteur mauvais et paresseux, tu savais que je moissonne là où je n'ai pas semé, que je ramasse le grain là où je ne l'ai pas répandu. Alors, il fallait placer mon argent à la banque; et, à mon retour, je l'aurais retrouvé avec les intérêts. Enlevez-lui donc son talent et donnez-le à celui qui en a dix. Car celui qui a recevra encore, et il sera dans l'abondance. Mais celui qui n'a rien se fera enlever même ce qu'il a. Quant à ce serviteur bon à rien, jetez-le dehors dans les ténèbres; là il y aura des pleurs et des grincements de dents!')⁸

Le deuxième passage, celui de Luc, montre bien la relation entre les deux textes:

ἀκούοντων δὲ αὐτῶν ταῦτα προσθεὶς εἶπεν παραβολὴν διὰ τὸ ἐγγὺς εἶναι Ἰερουσαλὴμ αὐτὸν καὶ δοκεῖν αὐτοὺς ὅτι παραχρῆμα μέλλει ἡ βασιλεία τοῦ θεοῦ ἀναφαίνεσθαι· εἶπεν οὖν ἄνθρωπος τις εὐγενῆς ἐπορεύθη εἰς χώραν μακρὰν λαβεῖν ἑαυτῷ βασιλείαν καὶ ὑποστρέψαι. καλέσας δὲ δέκα δούλους ἑαυτοῦ ἔδωκεν αὐτοῖς δέκα μνᾶς καὶ εἶπεν πρὸς αὐτοὺς πραγματεῦσασθαι ἐν ᾧ ἔρχομαι. Οἱ δὲ πολῖται αὐτοῦ ἐμίσουν αὐτόν, καὶ ἀπέστειλαν πρεσβείαν ὀπίσω αὐτοῦ λέγοντες· 'οὐ θέλομεν τοῦτον βασιλεῦσαι ἐφ' ἡμᾶς· καὶ ἐγένετο ἐν τῷ ἐπανελθεῖν αὐτόν λαβόντα τὴν βασιλείαν καὶ εἶπεν φωνηθῆναι αὐτῷ τοὺς δούλους τούτους οἷς δεδώκει τὸ ἀργύριον, ἵνα γνοῖ τί διεπραγματεύσαντο. παρεγένετο δὲ ὁ πρῶτος λέγων· 'κύριε, ἡ μνᾶ σου δέκα προσηργάσατο μνᾶς'. καὶ εἶπεν αὐτῷ· 'εὐγε, ἀγαθὲ δούλε, ὅτι ἐν ἐλαχίστῳ πιστὸς ἐγένου, ἴσθι ἐξουσίαν ἔχων ἐπάνω δέκα πόλεων'. καὶ ἦλθεν ὁ δεύτερος λέγων· 'ἡ μνᾶ σου, κύριε, ἐποίησεν πέντε μνᾶς'. εἶπεν δὲ καὶ τούτῳ· 'καὶ σὺ ἐπάνω γίνου πέντε πόλεων'. καὶ ὁ ἕτερος ἦλθεν λέγων· 'κύριε, ἰδοὺ ἡ μνᾶ σου ἦν εἶχον ἀποκειμένην ἐν σουδαρίῳ· ἐφοβούμην γὰρ σε ὅτι ἄνθρωπος αὐστηρὸς εἶ, αἴρεις ὁ οὐκ ἔθηκας καὶ θερίζεις ὁ οὐκ ἔσπειρας'. λέγει αὐτῷ· 'ἐκ τοῦ στόματός σου κρίνω σε, πονηρὲ δούλε· ἦδεις ὅτι ἐγὼ ἄνθρωπος αὐστηρὸς εἰμι, αἴρων ὁ οὐκ ἔθηκα καὶ θερίζων ὁ οὐκ ἔσπειρα; καὶ διὰ τί οὐκ ἔδωκάς μου τὸ ἀργύριον ἐπὶ τράπεζαν; κἀγὼ ἐλθὼν σὺν τόκῳ ἂν αὐτὸ ἔπραξα'. καὶ τοῖς παρεστώσιν εἶπεν· 'ἄρατε ἅπ' αὐτοῦ τὴν μνᾶν καὶ δότε τῷ τὰς δέκα μνᾶς ἔχοντι', καὶ εἶπαν αὐτῷ· 'κύριε, ἔχει δέκα μνᾶς'. 'λέγω ὑμῖν ὅτι παντὶ τῷ ἔχοντι δοθήσεται, ἀπὸ δὲ τοῦ μὴ ἔχοντος καὶ ὁ ἔχει ἀρθήσεται. πλὴν τοὺς ἐχθροὺς μου τούτους τοὺς μὴ θελήσαντάς με βασιλεῦσαι ἐπ' αὐτοὺς ἀγάγετε ὧδε καὶ κατασφάξατε αὐτοὺς ἔμπροσθέν μου'.⁹

8. *La Sainte Bible, qui comprend l'Ancien et le Nouveau Testament*, trad. L. Segond, (Paris: Alliance Biblique Française, 1910), p. 1049.

9. *Ev. Lc. 19, 11–27*, éd. Bover, *Novi Testamenti*, pp. 243–244.

(Il dit donc: Un homme de haute naissance s'en alla dans un pays lointain, pour se faire investir de l'autorité royale, et revenir ensuite. Il appela dix de ses serviteurs, leur donna dix mines, et leur dit: 'Faites-les valoir jusqu'à ce que je revienne.' Mais ses concitoyens le haïssaient, et ils envoyèrent une ambassade après lui, pour dire: 'Nous ne voulons pas que cet homme règne sur nous.' Lorsqu'il fut de retour, après avoir été investi de l'autorité royale, il fit appeler auprès de lui les serviteurs auxquels il avait donné l'argent, afin de connaître comment chacun l'avait fait valoir. Le premier vint, et dit: 'Seigneur, ta mine a rapporté dix mines.' Il lui dit: 'C'est bien, bon serviteur; parce que tu as été fidèle en peu de chose, reçois le gouvernement de dix villes. Le second vint, et dit: 'Seigneur, ta mine a produit cinq mines.' Il lui dit: 'Toi aussi, sois établi sur cinq villes.' Un autre vint, et dit: 'Seigneur, voici ta mine, que j'ai gardée dans un linge; car j'avais peur de toi, parce que tu es un homme sévère; tu prends ce que tu n'as pas déposé, et tu moissonnes ce que tu n'as pas semé.' Il lui dit: 'Je te juge sur tes paroles, méchant serviteur; tu savais que je suis un homme sévère, prenant ce que je n'ai pas déposé, et moissonnant ce que je n'ai pas semé; pourquoi donc n'as-tu pas mis mon argent dans une banque, afin qu'à mon retour je le retirasse avec un intérêt?' Puis il dit à ceux qui étaient là: 'Otez-lui la mine, et donnez-la à celui qui a les dix mines.' Ils lui dirent: 'Seigneur, il a dix mines.' 'Je vous le dis, on donnera à celui qui a, mais à celui qui n'a pas on ôtera même ce qu'il a. Au reste, amenez ici mes ennemis, qui n'ont pas voulu que je régnasse sur eux, et tuez-les en ma présence.)'¹⁰

Notre contribution part d'une perspective qui diverge de celle des éditeurs du poème. A notre avis, il faudrait chercher les sources du passage de *l'Espill* dans le genre de la fable, sans pour cela négliger la question de la réception d'une fable dans le Nouveau Testament. L'auteur littéraire du témoignage le plus ancien de cette fable est l'orateur et sophiste Antiphon de Rhamnonte (V^{ème} s. av. J.-C.). La fable était insérée dans le traité *Sur la concorde*, *Περὶ ὁμοιοίας*, et le passage a été transmis par Stobée:

ἔστι δέ τις λόγος, ὡς ἄρα ἰδὼν ἀνὴρ ἄνδρα ἕτερον ἀργύριον ἀναιρούμενον πολὺ ἐδειτό οἱ δανείσαι ἐπὶ τόκῳ, ὃ δ' οὐκ ἠθέλησεν. ἀλλ' ἦν οἷος ἀπιστεῖν τε καὶ μὴ ὠφελεῖν μηδένα, φέρων δ' ἀνέθετο ὅποι δῆ. καὶ τις καταμαθὼν τοῦτο ποιῶντα ὑφείλετο, ὑστέρω δὲ χρόνῳ ἐλθὼν οὐχ ἠῦρισκε τὰ χρήματα ὃ καταθέμενος. περιαλγῶν οὖν τῇ συμφορᾷ τὰ τε ἄλλα καὶ ὅτι οὐχ ἔχρησε τῷ δεομένῳ, ὃ ἂν αὐτῷ καὶ ὦον ἦν καὶ ἕτερον προσέφερον, ἀπαντήσας δὴ τῷ ἀνδρὶ τῷ τότε δανειζομένῳ ἀπωλοφύρετο τὴν συμφορὰν, ὅτι ἐξήμαρτε καὶ ὅτι οὐ μεταμέλει οὐ χαρισαμένῳ, ἀλλ' ἀχαριστήσαντι, ὡς πάντως οἱ ἀπολόμενον τὸ ἀργύριον. ὃ δ' αὐτὸν ἐκέλευε μὴ φροντίζειν, ἀλλὰ νομίζειν αὐτῷ εἶναι καὶ μὴ ἀπωλωλέναι, καταθέμενον λίθον εἰς τὸ αὐτὸ χωρίον. πάντως γὰρ οὐδ' ὅτε ἦν σοι ἐχρῶ αὐτῷ, ὅθεν μὴδὲ νῦν νόμιζε στερέσθαι μηδενός. ὅτῳ γάρ τις μὴ ἐχρήσατο μὴδὲ χρήσεται, ὄντος ἢ μὴ

10. *La Sainte Bible*, trad. L. Segond, Luc, 19, 15–26.

όντος αὐτῷ οὔτε πλέον οὔτε ἔλασσον βλάπτεται. ὅταν γὰρ ὁ θεὸς μὴ παντελῶς βούληται ἀγαθὰ διδόναι ἀνδρὶ, χρημάτων μὲν πλοῦτον παρασχών, τοῦ δὲ φρονεῖν καλῶς πένητα ποιήσας, τὸ ἕτερον ἀφελόμενος ἑκατέρων ἀπεστέρησεν.¹¹

(On raconte qu'un homme qui avait vu un autre homme amasser beaucoup d'argent, lui demanda de lui prêter à intérêt. L'autre refusa. Il était méfiant et nullement serviable. Il emporta son argent pour le cacher quelque part. Un autre homme, qui l'avait observé, le lui déroba. Quelque temps après, quand il revint, le dissimulateur ne retrouva pas son bien. Il en fut bien marri et surtout de ne l'avoir pas prêté à celui qui en avait besoin, qui le lui aurait gardé et même lui en eût procuré davantage. Rencontrant l'homme qui avait voulu lui emprunter, il lui raconta son malheur: disant qu'il avait mal agi, qu'il se repentait de ne pas lui avoir rendu service et de ne pas avoir été plus serviable, car l'argent était bel et bien perdu pour lui. L'autre lui ordonna de ne pas se frapper et de croire au contraire qu'il l'avait toujours et qu'on ne le lui avait pas pris, en allant enfouir une pierre au même endroit: 'De toute manière quand tu l'avais il ne te servait à rien. Alors imagine-toi à présent que tu n'en es pas privé'. Car, quand quelqu'un ne se sert pas de quelque chose et décide de ne pas s'en servir, qu'il l'ait ou non, on ne voit pas de différence en bien ou en mal. Car, quand Dieu ne désire pas accorder complètement des biens à un homme, il lui accorde une grosse fortune mais une pauvre intelligence et en lui ôtant l'une, il le prive des deux ensemble.)¹²

Le début du passage appartient sans doute au style de la narration populaire: le conte, la fable, l'anecdote. Certes, Wolf Aly rappelle que la phrase «ἔστι δέ τις λόγος, ὡς ἄρα» (...) se rapproche du début d'une fable transmise par Archiloque, αἴνός τις ἀνθρώπων ὄδε, ὡς ἄρα etc.¹³ Aly souligne encore le caractère populaire, traditionnel, de cette formule.¹⁴ Le commentaire de Gert-Jan Van Dijk reconnaît les caractéristiques formelles du texte d'Antiphon, par la suite desquelles on doit le

11. Stob. *Flor.* III 16, 30 (= frg. 87 B 54 Diels & Kranz, 128 Blass). Voyez aussi Stob. *Flor.* III 10, 99 (= frg. 87 B 53 DK).

12. P. Demont, *Les sophistes. Fragments et témoignages* (Paris: Presses Universitaires de France, 1969), pp. 182–183.

13. W. Aly, *Formprobleme der frühen griechischen Prosa* (Leipzig: Dieterich'sche Verlagsbuchhandlung, 1929), p. 75, à propos d'Archil. frg. 174 ed. M.L. West, *Delectus ex iambis et elegis Graecis* (Oxford: Clarendon Press, 1980): αἴνός τις ἀνθρώπων ὄδε, / ὡς ἄρ' ἀλώπηξ καιετός ξυνεωνίην/ἔμειξαν.

14. Aly, *Formprobleme*, p. 75. Une autre formule clausulaire se trouve dans la comédie d'Aristophane intitulée *Les guêpes*, Ar. *Ve.* 1182, οὕτω ποτ' ἦν μῦς καὶ γαλῆ. En général, pour la réception de la fable dans la comédie aristophanique, voir S. Schirru, *La favola in Aristofane* (Berlin: Antike, 2009).

ranger dans le genre de la fable.¹⁵ Van Dijk met aussi l'accent sur les jeux de paroles que l'on peut interpréter au sens général ou au sens technique, celui du socio-lecte de l'économie monétaire.¹⁶ Cette ambivalence touche le style de l'Antiphon penseur et de la sophistique, tandis que pour la parabole, et de même pour les versions postérieures de la fable, on a supprimé une stratégie discursive qu'on avait du mal à harmoniser avec le ton narratif propre au genre, destiné à une réception plus élargie que celle de l'essai sophistique.¹⁷

Le commentaire de G. Pendrick vise à une interprétation différente, puisqu'il postule l'origine nettement folklorique de la fable d'Antiphon.¹⁸ Il faut pourtant ne pas oublier que l'usage de matériaux narratifs tirés du mythe et de la fable a été un procédé habituel dans la sophistique classique. Bref, l'idée que les sophistes suivaient rigoureusement des méthodes et des techniques rationalistes se heurte à beaucoup d'aspects de leur pratique quotidienne. L'emploi du mythe et de la fable parmi les sophistes -Protagoras, Gorgias, Prodiq, Antiphon, Hippias, Critias-, en vue de les utiliser comme un instrument d'exemplification, voire pédagogique, lie leur pensée à la tradition culturelle indoeuropéenne. Il est vrai que les sophistes cherchaient à soumettre tout héritage à leur critique, en même temps qu'ils essaient d'en éradiquer tous les éléments qui puissent empêcher l'amélioration de l'existence humaine.¹⁹ Néanmoins, leur projet de révision systématique de tout concept n'aboutissait pas à la condamnation du mythe et de la fable, étant donné qu'ils acceptaient volontiers leur emploi comme un recours efficace sur les plans didactique et esthétique.

15. G.-J. Van Dijk, *Ainai, Logoi, Mythoi. Fables in Archaic, Classical, and Hellenistic Greek Literature, with a study of the theory and terminology of the genre* (Leiden: Brill, 1997), p. 314: "The fable is recognizable as such by a terminological indication (λόγος) as well by the typical indefiniteness of all three protagonists (...) and of the local adjunct".

16. *Ibid.*

17. *Ibid.*: "These double entendres have been lost completely in the abbreviated form in which the fable has ended up in the collections."

18. G. Pendrick, *Antiphon the Sophist: The Fragments* (Cambridge University Press 2002), p. 395: "Close analogues in the Aesopic corpus (cf. *Fabulae* 253.1-3, 2.72-74) suggest that Antiphon has largely taken over a traditional tale, with differences in minor details and one important modification" (cf. Aly [1929], p. 75 and below).

19. Cf. G.B. Kerferd, *The Sophistic Movement* (Cambridge University Press 1981), p. 2: "Throughout all, two dominant themes -the need to accept relativism in values and elsewhere without reducing all to subjectivism, and the belief that there is no area of human life or of the world as a whole which should be immune from understanding achieved throughout reasoned argument."

Le recueil d'Ésope contient deux fables qui reprennent celle d'Antiphon. Il s'agit de la fable 71, *Ἀνὴρ δειλὸς λέοντα χρυσοῦν εὐρών*, *L'homme qui a trouvé un lion d'or*, et surtout de la fable 225, *Φιλάργυρος*, *L'avare*. Voici le texte de la fable 71:

δειλὸς φιλάργυρος λέοντα χρυσοῦν εὐρών ἔλεγεν· οὐκ οἶδα τίς γενήσομαι ἐν τοῖς παροῦσιν. ἐγὼ ἐκβέβλημαι ἐκ τῶν φρενῶν καὶ τί πράττειν οὐκ ἔχω· μερίζει με φιλοχρηματία καὶ τῆς φύσεως ἡ δειλία. ποία γὰρ τύχη ἢ ποῖος δαίμων εἰργάσατο χρυσοῦν λέοντα; ἡ μὲν γὰρ ἐμὴ ψυχὴ πρὸς τὰ παρόντα ἑαυτῇ πολεμεῖ· ἀγαπᾷ μὲν τὸν χρυσόν, δέδοικε δὲ τοῦ χρυσοῦ τὴν ἐργασίαν· ἄπτεσθαι μὲν ἐλαύνει ὁ πόθος, ἀπέχεσθαι δὲ ὁ τρόπος. ὦ τύχης διδούσης καὶ μὴ λαμβάνεσθαι συγχωρούσης· ὦ θησαυρὸς ἡδονῆν οὐκ ἔχω· ὦ χάρις δαίμονος ἄχαρις γενομένη· τί οὖν; ποίῳ τρόπῳ χρήσομαι; ἐπὶ ποίαν ἔλθω μηχανήν; ἄπειμι τοὺς οἰκέτας δεῦρο κομίσω λαβεῖν ὀφείλοντας τῇ πολυπληθεῖ συμμαχίᾳ, κἀγὼ πόρρω ἔσομαι θεατῆς. ὁ λόγος ἀρμόζει πρὸς τίνα πλούσιον μὴ τολμώντα προσπαῦσαι καὶ χρήσασθαι τῷ πλούτῳ.²⁰

(Un avare, qui était peureux, ayant trouvé un lion d'or, disait: 'Je ne sais que devenir en cette aventure. L'effroi m'ôte l'esprit, et je ne sais que faire: je suis partagé entre mon amour des richesses et ma couardise naturelle. Car quel est le hasard ou le dieu qui a fait un lion d'or? Ce qui m'arrive là jette la discorde dans mon âme: elle aime l'or, mais elle craint l'œuvre qu'on a tiré de l'or; le désir me pousse à la saisir, mon caractère à m'abstenir. Ô fortune qui offre et qui ne permet pas de prendre le trésor et qui ne donne pas de plaisir! Ô faveur d'un dieu qui devient une défaveur! Quoi donc! Comment en userai-je? À quel expédient recourir? Je m'en vais et j'amènerai ici mes serviteurs pour prendre le lion avec cette troupe d'alliés, et moi, de loin, je les regarderai faire.' Cette fable s'applique à un riche qui n'ose ni toucher à ses trésors, ni les mettre en usage.)²¹

Le texte de *L'avare* va nous montrer des liens bien plus étroits avec la fable d'Antiphon:

Φιλάργυρος τις τὴν οὐσίαν ἐξαργυρισάμενος βῶλον χρυσοῦν ὠνήσατο καὶ τοῦτον πρὸ τοῦ τείχους κατορύξας διετέλει συνεχῶς ἐρχόμενος καὶ ἐπισκεπτόμενος. τῶν δὲ περὶ τὸν τόπον ἐργατῶν τις παραστησάμενος αὐτοῦ τὰς ἀφίξεις καὶ ὑπονοήσας τὸ ἀληθές, ἀπαλλαγέντος αὐτοῦ τὸ χρυσίον ἀνείλετο. ὁ δὲ, ὡς ἐπανελθὼν κενὸν εὗρε τὸν τόπον, ἔκλαιε τε καὶ τὰς τρίχας ἔτιλλεν. ἰδὼν δὲ τις αὐτὸν ὑπεραλοῦντα καὶ μαθὼν τὴν αἰτίαν ἔφη πρὸς αὐτὸν 'μὴ λυποῦ, εταῖρε, ἀλλὰ λαβὼν λίθον κατάθες ἐν τῷ αὐτῷ τόπῳ καὶ νόμιζε τὸ χρυσίον κείσθαι: οὐδὲ γὰρ ὅτε ἦν ἐχρῶ αὐτῷ.²²

20. B.E. Perry, *Aesopica* (Urbana: The University of Illinois Press, 1952), p. 349.

21. Trad. É. Chambry, *Ésope: Œuvres complètes. Les 358 fables et annexes (Annoté)* (Paris: Les Belles Lettres, 2012) (= 1927), p. 62.

22. Perry, *Aesopica*, pp. 408–409.

(Un avare convertit en or toute sa fortune, en fit un lingot et l'enfouit dans un certain endroit, où il enfouit du même coup son coeur et son esprit. Tous les jours il venait voir son trésor. Or un ouvrier l'observa, devina ce qu'il en était, et, déterrants le lingot, l'emporta. Quelque temps après, l'avare vint aussi, et, trouvant la place vide, il se mit à gémir et à s'arracher les cheveux. Un quidam l'ayant vu se lamenter ainsi, et s'étant informé du motif, lui dit: 'Ne te désespère pas ainsi, l'ami; car, tout en ayant de l'or, tu n'en avais pas. Prends donc une pierre, mets-la à la place de l'or, et figure-toi que c'est ton or; il remplira pour toi le même office; car à ce que je vois, même au temps où l'or était là, tu ne faisais pas usage de ton bien.)²³

La grande popularité du sujet de l'avare qui cache son trésor en l'enfouissant sous terre en a fait un thème comique, et c'est bien sûr la *Comédie de la marmite*, en latin *Aulularia*, de Plaute, avec son personnage d'Euclion, qui y a contribué le plus. L'œuvre a été composée entre les années 195 et 186 av. J.-C.,²⁴ mais ses sources étaient assurément Grecques, à en juger par des comédies d'Alexis et de Ménandre.²⁵ Le texte de Plaute se trouve à son tour à l'origine des comédies de Vital de Blois – dont le titre est encore *Aulularia* –, composée entre 1125 et 1145, et de Molière, intitulée *L'avare* par antonomasie et datée de 1668. Dans la comédie de Plaute, Euclion a caché son trésor en un lieu où personne ne puisse le voir:

sed mi auos huius obsecrans concredidit/thensaurum auri clam omnis: **in medio foco/defodit**, uenerans me ut id seruarem sibi.²⁶

(Or le grand-père m'a confié jadis en grand secret un trésor: il l'a enferrmé au milieu du foyer, me priant, m'adjurant de le garder.)²⁷

23. Trad. Chambry, *Ésope*, p. 344.

24. S. Jannacone, 'Contributo alla datazione del *Querolus*', *Aevum* 20 (1946), pp. 269–271; J. Küppers, 'Zum *Querolus* (p. 17.7–22 R.) und seine Datierung', *Philologus* 123 (1979), pp. 303–323; A. Masera, *Querolus sive Aulularia. La nuova cronologia e il nuovo autore* (Torino: Le Lettere, 1991).

25. M. Bonnet, 'Smikrinès-Euclion-Harpagon', in *Mélanges Louis Havet* (Paris: Hachette, 1909), pp. 17–37; W. Kraus, 'Menanders *Dyskolos* und das Original der *Aulularia*', *Serta philologica Aenipontana* 7–8 (1962), pp. 185–190; G. Arnott, 'A note on the parallels between Menander's *Dyskolos* and Plautus' *Aulularia*', *Phoenix* 18 (1964), pp. 232–237; 'A study in relationships: Alexis' *Lebes*, Menander's *Dyskolos* and Plautus' *Aulularia*', *Quaderni Urbinati di Cultura Classica* 33 (1989), pp. 27–38; J. Küppers, 'Die Spätantike Prosaikomödie *Querolus sive Aulularia* und das Problem ihrer Vorlagen', *Philologus* 133 (1989), pp. 82–103.

26. Plaut. *Aul.* 6–8.

27. Trad. A. Ernout, *Plaute I. Amphitruo. Asinaria. Aulularia* (Paris: Les Belles Lettres, 1996) (= 1932), p. 150.

Le manque d'un développement plus étendu nous mène à préférer, pour bien illustrer la popularité de notre sujet, un passage de Lucien, auteur du deuxième siècle av. J.-C., tiré de son dialogue intitulé *Le coq*:

[Ἀλεκτρυών] ἄκουσον ἄ φησιν· εἶση γὰρ ὄθεν οὕτως ἔχει.

[Σίμων] οὐκοῦν τάλαντα μὲν ἑβδομήκοντα ἐκεῖνα πάνυ ἀσφαλῶς ὑπὸ τῆ κλίνῃ κατορώρυκται καὶ οὐδεὶς ἄλλος οἶδε, τὰ δὲ ἑκκαίδεκα εἶδεν, οἶμαι, Σωσύλος ὁ ἵπποκόμος ὑπὸ τῆ φάτνῃ κατακρύπτοντά με· ὄλος γοῦν περὶ τὸν ἵππῶνά ἐστιν, οὐ πάνυ ἐπιμελὴς ἄλλως οὐδὲ φιλόπονος ὢν. εἰκὸς δὲ ἠρπάσθαι πολλῶ πλείω τούτων, ἢ πόθεν γὰρ ὁ Τίβειος τάριχος αὐτῶ οὕτω μέγα ὠφωνηκέναι χθὲς ἐλέγετο ἢ τῆ γυναικὶ ἐλλόβιον ἐωνῆσθαι πέντε δραμῶν ὄλων; τὰμὰ οὗτοι σπαθῶσι τοῦ κακοδαίμονος, ἀλλ' οὐδὲ τὰ ἐκπώματα ἐν ἀσφαλεῖ μοι ἀπόκειται τοσαῦτα ὄντα· δέδια γοῦν μὴ τις ὑπορύξας τὸν τοίχον ὑφέληται αὐτὰ· πολλοὶ φθονοῦσι καὶ ἐπιβουλεύουσί μοι, καὶ μάλιστα ὁ γείτων Μικυλλος.

[Μικυλλος] νῆ Δία· σοὶ γὰρ ὅμοιος ἐγὼ καὶ τὰ τρύβλια ὑπὸ μάλης ἀπειμι ἔχων.

[Ἀλεκτρυών] σιώπησον, Μικυλλε, μὴ καταφωράση παρόντας ἡμᾶς.

[Σίμων] ἄριστον γοῦν ἄγρυπνον αὐτὸν φυλάττειν ἅπασαν περιέμι διαναστὰς ἐν κύκλῳ τῆν οἰκίαν. τίς οὗτος; ὀρῶ σέ γε, τοιχωρύχε ... μὰ Δία, ἐπεὶ κίων γε ὢν τυγχάνεις, εὖ ἔχει. ἀριθμήσω αὐθις ἀνορύξας τὸ χρυσίον, μὴ τί με πρῶην διέλαθεν. ἰδοὺ πάλιν ἐψόφηκέ τις· ἐπ' ἐμὲ δηλαδὴ· πολιορκοῦμαι καὶ ἐπιβουλεύομαι πρὸς ἀπάντων. ποῦ μοι τὸ ξιφίδιον; ἂν λάβω τινὰ... θάπτωμεν αὐθις τὸ χρυσίον.²⁸

([Simon] Voilà soixante-dix talents, mis en lieu de sûreté. Je les ai cachés en terre sous mon lit, sans que personne m'ait aperçu. Mais les seize talents que j'ai déposés sous la mangeoire de l'écurie, Sosyle, mon palefrenier, les aura vus. Aussi est-il continuellement autour de ses chevaux, lui qui d'ailleurs n'est ni soigneux, ni laborieux de son naturel. Il m'en aura vraisemblablement escroqué bien d'autres. Sans cela, comment Tibius lui aurait-il fait ces fortes provisions de viandes salées? On assure aussi qu'il vient d'acheter pour sa femme un collier de cinq drachmes. Je suis perdu, ces coquins-là me ruineront tout à fait. À propos, ma vaisselle n'est pas bien cachée, et ce n'est pas une vaisselle ordinaire. On pourrait percer les murs et me l'enlever. J'ai tant d'envieux, tant de gens qui me dressent des pièges, à commencer par mon voisin Micylle!

[Micylle] Oui, je te ressemble, n'est-ce pas, et j'emporte comme toi des plats sous mon bras?

[Le coq] Paix, Micylle! ne trahis pas notre présence.

[Simon] C'est le plus sûr parti de se trouver sur ses gardes. Faisons la ronde dans toute la maison. Qui va là? Par Jupiter, je te vois, scélérat, qui perces les murailles. Les dieux soient loués, ce n'est qu'une colonne. Comptons une seconde fois l'argent que j'ai enfoui dernièrement. Peut-être me serai-je trompé dans mon calcul.... J'entends encore du bruit! On m'assiège, on me dresse de tous côtés des embûches! Où est mon épée? Si j'attrape quelqu'un! Enterrons de nouveau mon trésor).²⁹

28. Luc. *Gall.* 29.

29. E. Geruzez, *Le songe ou Le coq de Lucien* (Paris: A. Delalain, 1833).

Le succès de la fable reste assuré par son inclusion dans la littérature du Nouveau Testament, ainsi que par son réflète dans la littérature latine, témoin une satire d'Horace:

(...) ne facias quod
Umidius quidam; non longa est fabula: dives
ut metiretur nummos, ita sordidus, ut se
non umquam servo melius vestiret, ad usque
supremum tempus, ne se penuria victus
opprimeret, metuebat.³⁰

(Ne va point faire comme un certain Ummidius. Le récit n'est pas long: riche à mesurer ses écus au boisseau, ladre au point de ne jamais se vêtir mieux qu'un esclave, jusqu'à son dernier moment toute sa crainte était de succomber faute de vivres.)³¹

Il faut bien souligner que le motif de l'intérêt produit par l'argent provient d'Antiphon et non pas de la comédie, où il ne compte plus. En fait, ni *La marmitte* d'Alexis ni le *Dyscole* de Ménandre ne nous offrent le moindre exemple de survie de la fable, quoique ces comédies sont certes à l'origine de l'oeuvre de Plaute. L'emprunt que l'avare refuse, de façon à tout perdre finalement, représente l'élément clé de la fable, ce qui suggère que la réception de notre sujet dans le Nouveau Testament se produisit directement, sans l'intervention du genre de la comédie. Ce n'est d'ailleurs pas le seul exemple de fable empruntée par la littérature néotestamentaire.³² Notons aussi le fait que la comédie a remanié la fable en supprimant le personnage qui demandait à l'avare de lui emprunter de l'argent. La continuité de l'élément de l'emprunt montre donc la relation directe de la fable néotestamentaire avec la fable d'Antiphon et avec la fable 225 du recueil d'Ésope. L'innovation des auteurs des Évangiles a été d'inverser les attitudes respectives des personnages du maître et du serviteur à l'égard de l'argent, en faisant que ce soit ce dernier qui choisit de ne pas en profiter et de le cacher là où personne ne puisse l'avoir. Une conduite, pourtant, qui se verra punie autant dans la fable d'Antiphon que dans la parabole du Nouveau Testament.

30. Horaci, *Sat.* I 1, 94–99.

31. Trad. F. Villeneuve, *Horace. Satires* (Paris: Les Belles Lettres, 1962), p. 35.

32. Cf. G.-J. Van Dijk, 'Entre fábula y parábola: un tema esópico de Josefo a Aristóteles y Lucas', communication présentée lors du Colloque de la Société Renardienne de 2012 à Alicante. Le genre du roman a fourni aussi des éléments narratifs empruntés par la littérature néotestamentaire, voir D.E. Aune, *The New Testament in Its Literary Environment* (Philadelphia: Westminster Press, 1987), pp. 150–153.

Encore une fois, l'héritage littéraire classique explique un texte bien plus riche qu'on ne pensait. Le préface de l'*Espill* présente, donc, une fable dont la tradition néotestamentaire est seulement un véhicule de transmission, étant donné que l'origine du motif se place nettement dans la littérature grecque ancienne. Bref, notre contribution a essayé de montrer, d'un côté, l'insuffisance méthodologique d'une lecture de l'*Espill* qui se limite à en chercher la dépendance à l'égard de la prédication; de l'autre, l'importance des lettres classiques pour une compréhension correcte de l'œuvre.

Adresse de l'auteur

Departamento de Filología Clásica
Avda. Blasco Ibáñez, 32
46010 Valencia
jordi.redondo@uv.es